



États-Unis. 2014.
Couleur. 1h45.

Réalisation : Philippe Falardeau
Scénario : Margaret Nagle
Musique : Martin Leon
Image : Ronald Plante
Production : Ron Howard

Reese Whitherspoon (Carrie)
Arnold Oceng (Mamère)
Ger Duany (Jeremiah)
Emmanuel Jal (Paul)
Khuot Wiel (Abital)
Corey Stoll (Jack Forrester)
Sara Baker (Pamela)



Résumé

2001. Au moment de s'envoler pour les États-Unis d'Amérique, Mamère, réfugié au Kenya dans le camp de Kakuma géré par les Nations-Unies, se rappelle les circonstances qui lui ont valu de se retrouver là. En 1987, des soldats attaquent son village du sud du Soudan ; ses parents sont tués. Avec ses frères, Théo, Simon, Gabriel, Daniel, et sa sœur Abital, ils prennent la route pour se réfugier en Éthiopie. Ils font bientôt la connaissance de Jérémie et Paul, deux enfants qui, comme eux, fuient la guerre. Se sacrifiant pour sauver les siens, Théo se laisse arrêter par des soldats. Refoulés d'Éthiopie, ils finissent après quasiment 1300 km de marche par atteindre le camp de Kakuma. Après Simon et Gabriel, qui ont trouvé la mort en chemin, Daniel, malade, ne survit pas à son épuisement. Treize longues années passent. La chance leur sourit enfin : ils sont tirés au sort pour rejoindre Kansas City aux États-Unis. Mais l'apprentissage de la vie américaine est loin d'être simple pour eux qui n'ont connu que leur village et un camp de réfugiés.

MOTS-CLEFS	exil	acculturation	Afrique
	décalage culturel	odyssée	réfugiés

La structure

Le film se décompose en quatre parties de taille inégale : la fuite du Soudan vers le Kenya, la vie dans le camp de Kakuma, le séjour aux États-Unis et le retour de Mamère à Kakuma. Le récit a ceci de déroutant qu'elles fonctionnent sur des registres très éloignés les uns des autres. Tout le début (attaque du village, mort des parents, fuite pleine de dangers) est particulièrement dramatique, le séjour dans le camp intervient comme un retour au calme, avant que le film ne prenne dans les scènes américaines une dimension amusante, voire comique, offrant un audacieux contraste avec ce qui a précédé. Quant à la fin qu'ont annoncé les retrouvailles avec Abital, elle fonctionne sur le plan de l'émotion la plus pure.

Le contexte historique

1956 : Le Soudan accède à l'indépendance. Très vite une première guerre civile éclate, le sud du pays (en majorité chrétien et animiste) reproche au nord (en majorité musulman) de ne pas respecter la promesse d'autonomie au sein d'un état fédéral qui lui avait été faite. Le conflit dure jusqu'en 1972. Le sud obtient certaines concessions.

1983 : Une seconde guerre civile commence. Cette fois, le sud reproche au nord de vouloir étendre le droit musulman au droit pénal. Les forces de l'Armée populaire de libération du Soudan s'opposent au pouvoir central du colonel Gaafar Nimeiry. La dérive islamiste du pays s'intensifie après le coup d'Etat d'Omar al-Bashir en 1989.

2002 : un cessez-le-feu est proclamé. Bilan : 2 millions de morts recensés, 4 millions de déplacés, avec pour conséquence une désorganisation de la culture vivrière (qui a débouché sur une terrible famine).

2005 : l'accord de paix de Naivasha (Kenya) reconnaît une large autonomie au sud du pays et propose qu'après une période de cinq ans les habitants de ce territoire se prononcent sur une éventuelle indépendance.

2011 : Création du Soudan du Sud. Cela ne signifie pas pour autant la fin des conflits : problème de frontière entre le sud et le nord et dissensions internes ethniques et religieuses, entre cette fois-ci, les Dinkas (catholiques) et les Nuers (presbytériens), avec son lot de charniers et de déplacés (120 000).

2018 : un accord de paix est signé entre les deux camps à Addis-Abeba (Ethiopie). Gageons qu'il ne durera pas dans cette région du monde qui, depuis son indépendance, n'aura connu que 11 années de paix (relative).

Le récit de *The good lie* se déroule entre 1987 et 2001. Les protagonistes du film habitent dans la région de Bahr-al-Ghazal, qui fait aujourd'hui partie du Soudan du Sud. Ils se dirigent vers



l'Éthiopie, puis le Kenya, au camp de Kakuma (qui se situe au niveau du côté gauche de la barre désignant la mesure des 500 km). Les pointillés sur la carte permettent de visualiser le parcours de 1300 km qu'ont effectué les enfants.

Les lieux de tournage

Si toute la partie américaine du film ne pose pas de difficultés particulières en termes de tournage, il n'en va pas de même pour ce qui concerne la partie africaine. Du fait de la guerre civile, il était impossible de se rendre au Soudan du Sud. Précisons, et c'est la raison pour laquelle la production l'a choisi, que Philippe Falardeau y avait tourné en 1994 un documentaire sur la famine. Le choix s'est alors porté sur l'Afrique du Sud qui offrait des paysages comparables à ceux du Soudan.



Les deux séquences qui se déroulent dans le camp de réfugiés ont bien été (pour une part du moins) filmées à Kakuma. Cela signifie donc que le camp était encore ouvert en 2014. Il l'est encore aujourd'hui. En 2016, 190 000 individus, essentiellement des Soudanais du Sud, y était recensés. Ils sont regroupés selon leur appartenance nationale et ethnique afin de limiter les risques d'incidents, qui ne manquent cependant pas de survenir. Des commerces et des entreprises ont fini par se créer. Pour autant, les réfugiés vivent dans des conditions précaires, sans grand espoir de changement : ils y séjournent en moyenne 17 ans.

Signalons que le camp de Dadaab, à l'ouest du Kenya, compte pour sa part 330 000 réfugiés et que le record mondial appartient au camp de Kutupalong, au Bangladesh, avec plus de 500 000 réfugiés.

La distribution

Pour interpréter le personnage de Carrie Davis, le cinéaste fait appel à Reese Whitterspoon, une actrice célèbre pour ces rôles dans des comédies et romances sentimentales, mais aussi dans *Walk the line* de James Mangold, ou *Mud* de Jeff Nichols. Il la confronte à des acteurs aux destins extraordinaires. Emmanuel Jal (Paul), né en 1980, a été enrôlé à 7 ans par les rebelles du sud comme enfant-soldat. A l'âge de 13 ans, il est sauvé par une aide sociale anglaise qui le conduit à Nairobi. Il devient ensuite artiste de hip-hop. Ger Duany (Jeremiah), né en 1980, a été arraché à sa famille pour en faire un enfant-soldat à 13 ans. Réfugié dans le camp de Dadaad, il trouve une échappatoire dans la pratique du basket. Ayant obtenu un passeport pour les États-Unis, il se lance dans une carrière d'acteur. En 2015, il est nommé ambassadeur de l'UNHCR (l'organisation mondiale dédiée aux réfugiés). Khuot Wiel (Abital) est aussi une réfugiée soudanaise. Quant à Arnold Oceng (Mamère), né en 1985, il est le fils de réfugiés ougandais. Il a déjà une longue expérience d'acteur au moment d'aborder *The good lie*. Ce passé traumatique commun contribue sans nul doute à la performance que livrent les quatre acteurs, qui se sentaient investis de la mission de faire connaître au plus grand nombre l'histoire des « enfants perdus » du Soudan.

La langue

Nous pourrions nous étonner de constater que Mamère et ses frères ne semblent pas connaître de problèmes pour s'exprimer en anglais. L'anglais est certes la langue officielle du pays (passé colonial oblige), mais elle n'est pratiquée que par 3 à 5% de la population et encore se trouvent-ils concentrés dans les villes. Ce qui n'est certes pas le cas des protagonistes de ce récit.

Et d'ailleurs quand ils sont enfants ils parlent arabe, sachons en gré au cinéaste. Idéalement l'arabe de Djouba, sans que nous puissions l'affirmer. Philippe Falardeau profite des treize années contenues dans une ellipse pour remplacer les acteurs enfants par les acteurs adultes et les faire s'exprimer en anglais. A cela une explication : il est avéré que ces camps, installés dans des pays anglophones, favorisent l'apprentissage de la langue anglaise.

États-Unis, terre d'asile

A l'heure où le président Trump cherche à construire un mur pour protéger son pays des « envahisseurs » en provenance du Mexique, il n'est pas inutile de rappeler que les États-Unis ont su, naguère, se montrer plus généreux en termes d'accueil des étrangers.

Dans son malheur, la famille Deng a eu la chance de partir pour les États-Unis en 2001, avant le 11 septembre. Le film montre bien l'infléchissement de la politique américaine en matière d'immigration qui s'est ensuivi. Tous les vols en provenance des pays directement ou indirectement (comme le Soudan qui a financé les djihadistes) liés au terrorisme ont été annulés. Alors que, bien souvent, ceux qui cherchent à fuir sont ceux qui dans leur pays ont

le plus à souffrir de leurs dirigeants.

Quand Mamère apprend que Théo est sans doute en vie dans le camp de Kakuma, il n'a aucune possibilité de le faire venir, même dans le cadre d'un regroupement familial. Le responsable de l'immigration lui indique cependant un moyen de passer outre l'interdiction : le « marché des ambassades », c'est-à-dire se rendre à Nairobi (capitale du Kenya) pour démarcher les ambassades amies des États-Unis afin d'obtenir un visa. Mais même cette solution échoue. A coup sûr, aucune ambassade ne veut prendre le risque de se retrouver accusée d'avoir favorisé le passage d'un terroriste éventuel. Mamère devra se débrouiller seul pour obtenir que son frère Théo rejoigne les États-Unis.

Le choc des cultures

Quand les trois frères débarquent aux États-Unis, tout est nouveau pour eux. En effet, ils n'ont jamais vu d'ampoules électriques, d'eau courante. Cela donne lieu à quelques gags attendus, mais bienvenus. Alors que la sonnerie du téléphone retentit, ils n'ont pas idée de décrocher, persuadés qu'il s'agit d'une alarme. Dans la maison qu'on leur a trouvée, ils s'empressent de mettre les matelas sur le sol, peu habitués à dormir dans des lits, d'autant plus s'ils sont superposés. (Les voir dormir plus tard dans leur lit témoigne que leur intégration est en bonne voie.) Dans la ferme de Forrester, ils s'inquiètent de savoir s'il n'y a pas d'animaux sauvages, tels des lions, qui rôdent. Quand Jeremiah s'essaie à la conduite, nous comprenons qu'il n'est pas près de décrocher son permis.

Mais le film n'en reste pas là. De manière plus profonde, tel Montesquieu avec ses *Lettres persanes*, Philippe Falardeau nous invite à réfléchir, par la confrontation entre gens de cultures différentes, sur notre mode de vie occidental. Les frères Deng prêtent parfois à sourire : leur courtoisie, leur sincérité, leur droiture, leur sens moral peuvent nous paraître bien décalés à l'époque qui est la nôtre. Mais sommes-nous sûrs d'avoir raison ? Quand Jeremiah rend son tablier, offusqué qu'on lui demande des comptes parce qu'il prélève dans les invendus destinés à la poubelle de quoi nourrir une femme dans le besoin, ne devons-nous pas comprendre que la société africaine traditionnelle basée sur le partage, la solidarité vaut davantage qu'une société entièrement gouvernée par le profit ?

Sans nous asséner doctement ses grandes vérités, *The good lie* nous invite à remettre en cause, sur un ton léger parfois, nos certitudes trop établies. C'est là son grand mérite.

La culpabilité

Outre de la nostalgie, l'éloignement de leur pays d'origine déclenche de la frustration, fait remonter à la surface des questions qui n'ont pas été réglées à l'époque. C'est le cas pour Paul. Subissant l'influence néfaste de deux camarades d'usine, il sombre dans la dépression, disparaît des jours entiers, ne se rend plus à son travail. En réalité, il en veut à Mamère qu'il accuse, de manière maladroite et en partie injuste, de jouer au chef et de

n'avoir rien fait pour empêcher la séparation d'avec Abital. La scène où Jeremiah, Mamère et Carrie Davis vont le chercher à la prison après qu'il s'est acharné sur un téléphone public, nous révèle le fond du problème. Ce que Paul reproche surtout à son frère, c'est la capture de Théo. Il lui en veut de les avoir forcés à continuer de marcher alors qu'il savait le risque d'être découverts, ce qui a fini par se produire. Cette culpabilité que Mamère portait en lui, et que son frère lui rappelle douloureusement, ne sera complètement effacée que par les retrouvailles avec Théo.

Le bon mensonge

Quand Jack Forrester, le supérieur hiérarchique de Carrie Davis, dit aux trois frères que pour trouver du travail aux Etats-Unis, il faut tricher un peu, mentir, ils sont très surpris, voire choqués. Selon eux, nous n'avons pas le droit d'exprimer de fausses émotions, il faut être sincère en toute circonstance.

Au cours de la scène de classe consacrée à *Les Aventures de Huckleberry Finn* (Mark Twain), la professeure les interroge sur ce qu'est pour Huck un bon mensonge. Une élève répond : « Huck ment quand il se trouve dans des situations mauvaises pour lui. » La professeure signale que plus loin dans le roman les mensonges changent. C'est au tour de Mamère de donner son explication : « Ils changent parce que Huck change aussi (...) Le passage où il dit aux esclavagistes qu'il n'a aucun esclave, son mensonge est crédible, il ment très bien, mais je pense qu'il s'agit d'un acte désintéressé : il veut juste sauver Jim. Il aurait pu en tirer de l'argent, mais ce qui comptait le plus pour lui, c'est que Jim soit libre. Alors, c'est un bon mensonge. »

Cette situation particulière de *The good lie*, outre qu'elle renvoie au titre du film, se donne clairement à lire comme une mise en abyme : la leçon qui se dégage du chapitre analysé en classe sera aussi à coup sûr la morale du film. Mamère connaîtra le même cheminement que Huck. Il fait d'abord l'expérience du mensonge, dans le but de trouver un emploi, il doit vanter des qualités qu'il n'a pas forcément, ou plutôt Carrie Davis le fait-elle pour lui. C'est peut-être pourquoi pendant le cours, c'est une jeune femme qui donne la signification de cette première forme de mensonge. En revanche, il ne laisse à personne le soin d'expliquer le second cas de figure : il y recourra plus tard pour permettre à Théo, son frère, de rejoindre les États-Unis. Frère qui, de manière empirique, sans l'avoir formalisé, s'en était préalablement servi pour sauver la vie de sa famille, quand il avait caché aux militaires la présence des siens et avait affirmé s'être égaré. C'est parce qu'il en avait préalablement été le bénéficiaire que Mamère comprend si bien la leçon. Ainsi cette mise en abyme a-t-elle une valeur rétro-prospective (pour ce qui précède et suit) : il est à la fois Huck, qui sauve Théo mais aussi Jim, sauvé par Théo.

Didier Le Roux
Film et Culture, 2018-2019



<https://www.film-et-culture.org/>